

(Dés)accords impossibles. La déconstruction ironique du discours public dans le *trolling*

Massimo LEONE

Université Turin et Université de Shangai

*Discutir com esse governo é o mesmo que jogar xadrez com um pombo.
Ele sapateia no tabuleiro, desarranja todas as peças e sai com o peito estufado, proclamando vitória.*
(Dicton brésilien)

1. Introduction¹

Le phénomène relativement nouveau du *trolling* a souvent été étudié du point de vue de sa réception, c'est-à-dire du point de vue de ses victimes ou de ses « témoins dans Internet »². Un mouvement sémiotique typique consiste à inverser le sens de l'analyse pour s'interroger sur la fabrication du *trolling*, c'est-à-dire sur les éléments discursifs et les conditions contextuelles nécessaires pour que le *trolling* ait lieu et soit socialement reconnu en tant que tel. L'histoire de la rhétorique, une discipline qui peut être considérée comme ancêtre de la sémiotique, ainsi que l'histoire de la philosophie – notamment chez des auteurs comme Schopenhauer – ont donné lieu à une série d'œuvres dont l'étiquette principale pourrait être « l'art de... », des œuvres destinées en effet à transmettre des connaissances pratiques et surtout stylistiques sur tel ou tel domaine de la communication échappant aux instructions plus contraignantes des grammaires codifiées. La sémiotique culturelle actuelle pourrait ajouter à cette série un travail supplémentaire, intitulé « L'art du *trolling* ». Quels sont les principes fondamentaux de cet art ? Un moyen pratique de les exposer consiste à comparer et contraster le *trolling* avec des genres et des pratiques discursives similaires.

¹ La rédaction finale du présent article a bénéficié d'une « Senior Fellowship » du PIAST, Institut Polonais d'Études Avancées.

² Bond (1999) est une des premières études sur les implications juridiques du *trolling*. Revillard (2000) propose des perspectives du point de vue de la sociologie de l'interaction ; Hardaker (2010) fait référence aux « études d'impolitesse » mais cherche à proposer une définition alternative du *trolling* ; sur la relation entre le *trolling* et la violence, voir Shachaf et Noriko (2010) ; Walter, Hourizi, Moncur et Pitsillides (2011) analysent la relation morbide entre le *trolling* et la mort ; Herring, Job-Sluder, Scheckler et Barab (2012) étudient la relation entre le *trolling* et les sujets féminins. Krappitz (2012) est une thèse sur la culture du *trolling* ; pour un point de vue psychologique, voir Buckels, Trapnell et Paulhus (2014) ; la pratique récente du *trolling* dans la cyberguerre est l'objet d'étude de Spruds et Rožukalne (2016) ; il y a beaucoup de « littérature grise » sur les trolls, à la fois sur Internet et dans les médias traditionnels, mais les contributions scientifiques sont encore peu nombreuses. L'étude la plus complète (et la plus provocante) sur le *trolling* à ce jour est celle de Phillips (2015). Sur la sémiotique visuelle du *trolling*, voir Turton-Turner (2013). Une analyse sémiotique de la relation entre *trolling* et théories du complot se trouve dans Thibault (2016) ; un document intitulé *The Role of Trolling in Shaping Cultural Discourse and Identity: A Case Study of an Anonymous Internet Message Board* a été présenté par Mark Lehman pendant la 8^e Annual Michigan Graduate Student Conference in Linguistic Anthropology (6 et 7 mai 2016).

2. *Trolling* versus provocation

Un élément important de la morphogenèse du *trolling* est son caractère réactif. Généralement, les *trolls* ne sont jamais les initiateurs d'une nouvelle direction sémantique de la communication. À l'inverse, ils réagissent habituellement de façon parasitaire à un fragment de discours créé par quelqu'un d'autre, par un interlocuteur considéré comme n'adoptant aucune attitude de *trolling* et pouvant être, par conséquent, désigné victime de cette pratique discursive. Les *trolls* n'initient pas le discours mais y réagissent pour la simple raison qu'ils ne se soucient pas d'un noyau sémantique particulier. Ils ne sont pas intéressés par ce qu'ils écrivent ; ils s'intéressent aux réactions cognitives, émotionnelles, et pragmatiques qu'ils peuvent obtenir d'un interlocuteur ou d'un groupe d'interlocuteurs lorsque ceux-ci sont sollicités pour participer à une conversation numérique.

Le fait que les *trolls* ne se préoccupent pas réellement de ce dont ils parlent est certes un aspect désagréable de leur style de communication, mais il n'est pas exclusif. De ce point de vue, en effet, le *trolling* n'est que la dernière manifestation d'un genre discursif plus ancien : la provocation. Chaque fois que nous provoquons dans une communication, nous sommes moins intéressés aux contenus de la provocation qu'aux réactions qu'elle suscite. Comme le suggère l'étymologie latine de ce mot, la provocation est une action de communication dont le but est de susciter une voix, c'est-à-dire une voix émotionnelle plutôt qu'une voix cognitive ou pragmatique. En effet, la provocation n'a pas pour objectif d'obtenir de la part d'un interlocuteur un savoir ou des actions supplémentaires, mais plutôt une émotion supplémentaire ; c'est-à-dire qu'elle est destinée à élever le ton émotionnel par lequel l'interlocuteur s'engage dans une conversation. Il s'agit généralement d'accroître le ton émotionnel négatif de la réponse d'un interlocuteur, en termes d'indignation, de colère ou de rage.

Comme le savent les experts en rhétorique, la provocation peut être un outil pragmatique utile et même produire des effets positifs dans l'échange de communications. Quand je provoque mon partenaire à propos d'un certain sujet, par exemple, ce n'est pas parce que je veux le voir se mettre en colère mais parce que j'estime que son engagement émotionnel à propos dudit sujet ne suffit pas. Comme on le sait, les émotions ne sont pas entièrement séparées des cognitions dans la conversation. Une activation émotionnelle modérée, par exemple, peut mener l'échange de communication à des conclusions qui n'auraient pas été atteintes si les participants s'y engageaient d'une manière purement robotique. Cependant, un excès d'émotions dans une conversation peut entraîner sa paralysie, ce qui signifie que le besoin d'exprimer des états d'esprit altérés l'emporte sur le besoin d'exprimer des idées. La provocation fait donc aussi l'objet d'un art ; provoquer quelqu'un peut améliorer le jeu communicatif ; au-delà d'une certaine mesure, la provocation peut perturber ce jeu. Le *trolling* est une *provocation indifférente à son sujet de conversation* et qui vise des réactions émotionnelles paroxystiques. Le plaisir de la provocation modérée consiste à constater que la forme de la conversation a été modifiée, voire améliorée, par l'augmentation intentionnelle de son ton émotionnel. Le plaisir du *trolling* consiste plutôt à réaliser que *le ton émotionnel de la conversation devient le centre principal de la conversation elle-même*.

C'est l'un des premiers ingrédients de l'art du *trolling* : lorsque je *trolle* quelqu'un, je ne dois pas me soucier de ce que je dis, mais des réactions émotionnelles potentielles à ce que je dis, peu importe le sujet. En des termes plus simples, le premier objectif de communication d'un *troll* est de pouvoir appuyer sur les boutons les plus sensibles de l'interlocuteur, comme on dit en anglais "pushing someone's buttons". « Appuyer sur les boutons de quelqu'un » est une locution appropriée ici. En

effet, l'enjeu n'est pas de susciter des réactions émotionnelles mais néanmoins contrôlées, dans lesquelles un cadre d'argumentation cognitif filtre la réponse irrationnelle. Ce qui est en jeu, au contraire, est l'objectif de déclencher des réponses émotionnelles relativement immédiates, dans lesquelles les passions négatives de l'interlocuteur explosent sans égard pour le cadre cognitif et rationnel de l'argumentation. *Le but ultime d'un troll est d'être insulté par sa victime.*

3. *Trolling* versus blague

Comme nous l'avons vu, le *trolling* n'est pas simplement une provocation, mais il n'est pas simplement une blague non plus. La plaisanterie, l'humour et d'autres déclinaisons de l'ironie jouent un rôle fondamental dans la communication humaine. Des effets persuasifs de première importance peuvent être obtenus en se moquant avec humour d'un interlocuteur. C'est d'ailleurs une activité agréable en soi. Taquiner quelqu'un, et se rendre compte que ce quelqu'un se sent taquiné et y répond, est la source d'un plaisir esthétique autonome, qui est finalement lié à un désir de contrôle. Alors que le plaisir de persuader consiste à réaliser que l'on peut contrôler l'autre en mutant son esprit, le plaisir de l'ironie consiste à réaliser que l'autre peut également être contrôlé en mutant le « cœur », par exemple en produisant cette irritation douce et habituellement anodine des taquineries entre amis. Dans une conversation ironique, je peux prétendre, en plaisantant, que je maintiens des opinions que je ne partage pas vraiment, car, fût-tel le cas, elles seraient probablement inacceptables pour mon interlocuteur. L'un des objectifs de communication de la plaisanterie est donc celui de tester les limites de la relation conversationnelle dans laquelle la plaisanterie se déroule. En exprimant des contenus qui sont inacceptables pour mon interlocuteur et, en même temps, en signalant, au moyen de marqueurs de conversation spéciaux tels que le ton de la voix, l'expression du visage, les gestes, etc., que je ne crois pas réellement à ce que je dis, et que je le dis en plaisantant, je peux étudier les réactions cognitives et surtout émotionnelles de mon interlocuteur en dehors du cadre d'un échange communicatif « sérieux », comme si la plaisanterie était un gymnase dans lequel deux prétendants s'entraînent et jaugent leurs forces sans réellement se battre violemment avec un rival inconnu. Le plaisir esthétique intrinsèque des taquineries consiste en effet non seulement à réaliser que l'on peut contrôler les émotions de son interlocuteur, mais également à faire en sorte que la communication, tant que la taquinerie respecte ses limites, ne se transforme jamais en violence verbale ou, pire, physique.

Le *trolling* partage certains ingrédients communicatifs de la plaisanterie verbale. En *trollant* aussi, on ne croit pas en ce que l'on dit ou écrit. Cependant, alors que la conversation ironique réussie exige que le destinataire et le destinataire se rendent compte que le dernier ne croit pas à ce que dit le premier, le *trolling* de succès implique que seul le destinataire et sa communauté de *trolls* se rendent compte qu'il n'y a pas de croyances attachées à ce qui est dit, alors que le destinataire croit fermement en une telle relation entre croyance interne et expression extérieure. *Le trolling est donc une blague dont la nature communicative n'est jamais révélée à son destinataire.* Son objectif fondamental n'est pas de rigoler *avec* quelqu'un, mais de rigoler *de* quelqu'un ou même *contre* quelqu'un.

En d'autres termes, la victime du *trolling* est rabaissée à un niveau inférieur de la pragmatique de la conversation, auquel elle ne participe plus à la mise à l'épreuve des limites de la scène de communication mais devient la victime sacrificielle du spectacle. Dans une blague, les deux interlocuteurs sortent de la plaisanterie en sachant davantage sur eux-mêmes et sur leurs personnalités ; dans le *trolling*, le destinataire bénéficie précisément du fait que le destinataire ne

comprend pas et est en fait pris au piège d'une « plaisanterie infinie » dont il ignore la nature. Alors que dans les taquineries, les interlocuteurs font l'expérience mutuelle de pouvoir être en mesure de contrôler les émotions de l'autre, le *trolling* perturbe cette réciprocité, et la victime se transforme en simple marionnette entre les mains de ses *trolls*. Par conséquent, le *trolling* ne vise pas à tester les limites d'une relation, mais plutôt à confirmer l'illusion narcissique d'omnipotence du destinataire, ainsi que les liens qui fédèrent sa communauté de *trolls*. Certains instruments de la sémiotique tensive pourraient être utilisés pour distinguer le rythme du troll de celui de la blague ou d'autres genres discursifs limitrophes.

Le fait que le *trolling* soit à la fois une provocation insouciant de son sujet et une plaisanterie méconnue par son destinataire implique deux autres ingrédients pragmatiques importants de cette pratique de communication : l'anonymat et la nature chorale.

4. *Trolling versus* anonymat défensif

En ce qui concerne l'anonymat, le *trolling* serait impossible si la victime connaissait parfaitement son *troll*. Les blagues élaborées sont viables entre amis, et pourtant, elles doivent, à un moment donné, finir par révéler ce qu'elles sont, à savoir des plaisanteries. Plus la blague dure, plus le risque de tester les limites d'une relation amiable finit par mettre en péril la relation elle-même. Par conséquent, les blagues longues et compliquées ne sont possibles que parmi des bons amis et pas du tout parmi des inconnus. La raison en est simple : il faudrait une énergie et une action de communication excessives, après s'être longtemps moqués d'un inconnu, afin de « clore » la plaisanterie et de revenir à un cadre de communication non ironique. *Le trolling, au contraire, ne connaît pas de fin*. Son plaisir esthétique découle exactement du fait qu'à aucun moment sa victime ne réalise ou n'exprime que l'échange de conversation dans lequel elle est immergée est en réalité une blague, un jeu verbal dont on peut sortir à tout moment.

De ce point de vue, comme nous le verrons plus loin en traitant de la dimension chorale du *trolling*, cette pratique est foncièrement sadique : elle produit un plaisir esthétique en rabaisant l'interlocuteur au niveau de marionnette émotionnelle. Il s'agit cependant d'une pratique sadique où aucun mot-clé n'est donné à la victime pour mettre fin à la partie. La victime, au contraire, doit ignorer le cadre ironique dans lequel on se moque d'elle et, par conséquent, ne doit pas être en mesure de déterminer que la contrepartie de la conversation est en train de plaisanter. Dans les plaisanteries élaborées entre amis, tôt ou tard le moment de la révélation arrive toujours. Avant même son arrivée, cependant, la victime de la plaisanterie ne peut jamais complètement croire que son interlocuteur lui adresse la parole d'une manière qui est dans un tel contraste avec celui d'usage. Pour donner un exemple : dans la merveilleuse comédie française *Le Prénom* (de La Patellière et Delaporte 2012), Vincent, un agent immobilier, révèle en plaisantant à deux de ses proches amis, Claude et Pierre, que lui, Vincent, appellera son premier fils « Adolphe ». Les amis sont choqués par la révélation et pourtant ils ne peuvent pas croire complètement que ce qu'ils entendent est vrai. Lorsque cette blague est prolongée hors mesure, toutefois, des conséquences catastrophiques se déclenchent dans les relations entre les trois hommes et dans leur entourage, précisément parce que la face conversationnelle que le personnage principal a montré à ses amis est totalement incompatible avec l'histoire de leur connaissance mutuelle. Une blague qui met en péril une relation, soit parce qu'elle en défie excessivement les limites, soit parce qu'elle est prolongée pendant un temps excessif, est une

mauvaise blague. Son résultat conversationnel et social est perturbateur. Au contraire, le *trolling* dans lequel la victime ne se rend pas compte qu'elle est en train de se faire troller est parfait, car il peut continuer sans fin, à des niveaux de tension émotionnelle croissants, chacun étant la source du plaisir pareillement croissant du *troll*. Pour un *troll*, il n'y a rien de mieux que de voir comment un parfait inconnu, incarné par son avatar dans les réseaux sociaux, s'énerve de plus en plus contre ce qui se dit, tombe dans une spirale d'arguments de plus en plus violents et, éventuellement, d'injures ou même de menaces.

La question reste de savoir si les possibilités accrues d'anonymat ont engendré le *trolling* ou si le *trolling* a engendré un besoin accru d'anonymat. Comme il a été souligné précédemment, le *trolling* nécessite un degré d'anonymat supérieur à celui d'une conversation ironique habituelle. La modalité discursive du *trolling*, cependant, n'est pas seulement la cause mais aussi l'effet de la montée de l'anonymat dans les communications et dans les réseaux sociaux numériques. Cet anonymat ne doit pas nécessairement être activement recherché. Il existe en effet une forme d'anonymat plus diffuse et peut-être même plus pernicieuse, qui découle simplement du fait que, dans la sémiosphère numérique, il est de plus en plus fréquent, voire habituel, d'interagir avec de très nombreux inconnus. Dans la communication numérique et en particulier dans les réseaux sociaux, les individus se sentent invisibles et anonymes, non seulement parce qu'ils agissent de manière déguisée, mais aussi parce qu'ils sentent qu'ils font partie d'une multitude dans laquelle leur responsabilité individuelle en tant que locuteurs disparaît. Ils sont irresponsables en ce sens qu'ils n'ont plus à répondre à qui que ce soit de ce qu'ils écrivent et disent. De ce point de vue, les arènes de communication numériques ont souvent produit le même effet éthique terrifiant que celui qu'entraîne la distance spatiale : les êtres humains ont tendance à ne pas se soucier des autres êtres humains qu'ils perçoivent comme étant spatialement et, donc, émotionnellement éloignés ; de plus, ils ont également tendance à développer des attitudes sadiques, voire violentes, lorsque cette distance est perçue comme asymétrique. En regardant des autres êtres humains du haut d'un gratte-ciel ou sur l'écran d'un drone militaire, on ne ressent aucune empathie négative à l'idée de les anéantir, comme s'il s'agissait de petits insectes nuisibles.

Dans de nombreuses circonstances, la communication numérique et les réseaux sociaux ont entraîné l'introduction de cette éthique néfaste de la distance spatiale dans des environnements de conversation dans lesquels, au contraire, tout donne aux participants l'impression qu'ils sont étroitement connectés, tous familiers les uns avec les autres, partageant la même proximité. La combinaison de la distance éthique et de la proximité numérique est explosive : dans de telles conditions, de nombreux êtres humains développent des attitudes sadiquement violentes envers leurs interlocuteurs numériques. Le *trolling* en est la quintessence : je vous parle et engage une conversation avec vous, mais ce que je veux, ce n'est pas échanger des idées, des émotions ou des projets d'actions avec vous, mais me réjouir de ma capacité à provoquer votre rage, *ad libitum*.

L'anonymat dans les sociétés répressives est nécessaire ; il permet aux membres des minorités persécutées d'exprimer leurs pensées et de chercher à renverser le régime en acquérant un consensus et un pouvoir croissants. Dans les sociétés non répressives, toutefois, l'anonymat n'est pas nécessaire pour protéger les voix opprimées, mais pour opprimer les voix non protégées. Ce n'est pas un instrument rhétorique dans les mains des victimes du pouvoir, mais plutôt un instrument rhétorique dans les mains de leurs bourreaux. C'est comme le capuchon sur la tête du bourreau. Le *trolling* est en quelque sorte une torture verbale, car elle ne vise pas seulement à obtenir telle ou telle information d'un corps / âme tourmenté, mais aussi à procurer du plaisir à travers le spectacle de sa douleur inutile.

5. *Trolling* versus discours public

C'est la raison pour laquelle la dimension chorale du *trolling* ne doit pas être négligée. Comme dans le cas de la torture, le *trolling* n'est jamais uniquement une affaire entre un bourreau et un torturé. Selon les termes de la sémiotique d'A.J. Greimas, on pourrait dire que torture et *trolling* impliquent toujours un actant observateur, c'est-à-dire un témoin qui contemple le jeu sadique et en tire plaisir. Dans une certaine mesure, cela est également vrai pour la blague : la plaisanterie adressée à un ami nécessite non seulement un destinataire du message humoristique et son destinataire, mais également un troisième actant, dont le rôle est d'assister à la blague et de sanctionner, en outre, sa pertinence discursive. Cela ne signifie pas qu'un acteur de conversation doit observer physiquement la scène de l'ironie. Dans la plupart des cas, en effet, celui qui plaisante sera simultanément le témoin de la plaisanterie, d'une certaine manière se réjouissant dans l'anticipation des effets de surprise et hilarité, ainsi que de soulagement, qui résulteront de la clôture de la blague. De même, la scène de *trolling* implique également des observateurs, qui partagent néanmoins, dans la plupart des cas, l'anonymat du *troll* : le *troll* ne se produit pas devant lui-même ou devant un groupe d'amis ; au lieu de cela, il ou elle se produit devant un public qui, étant potentiellement infini et potentiellement coïncidant avec tous ceux qui peuvent trouver les mots du *troll* dans le Web, devient *ipso facto* un public anonyme, auquel, encore une fois, aucune responsabilité spécifique n'est rattachée. Le *trolling* implique donc une provocation sans fin et infructueuse d'un bourreau anonyme au bénéfice d'un public anonyme, une foule numérique qui ressemble en quelque sorte à ceux qui, autrefois, assistaient avec enthousiasme au spectacle des exécutions publiques.

6. *Trolling* versus controverse

Par comparaison et en contraste avec des pratiques discursives similaires, quelques-uns des ingrédients sémiotiques principaux du *trolling* ont été mis en évidence : provocation insensible au sujet ; blague illimitée dans le temps ; hiérarchie sadique entre destinataire et destinataire ; anonymat du *troll* et de son public ; caractère choral de « l'actant observateur » du *trolling* ; etc. Bien que toutes ces caractéristiques pragmatiques soient étroitement liées à un contexte socioculturel (agissant à la fois comme sa cause et comme son effet) et qu'elles entraînent des effets sémantiques, elles ne le sont pas pour autant. Une analyse séparée doit donc être développée en ce qui concerne la sémantique du *trolling*, c'est-à-dire les champs de signification spécifiques sur lesquels le *trolling* porte habituellement. Le fait de suggérer que le *trolling* est insensible à son topique ne signifie pas en effet que cette pratique discursive puisse se dérouler par rapport à un domaine sémantique quelconque. Pour que le *trolling* ait lieu, le champ de la signification au centre de la conversation numérique doit être controversé.

Comme j'ai cherché à le démontrer ailleurs (Leone 2015), le niveau de controverse des champs sémantiques dans la sémiosphère dépend en fin de compte de la structure spécifique de la sémiosphère elle-même. Aucun sujet n'est intrinsèquement à l'abri des conflits et aucun sujet n'est par nature litigieux. En bref, pour que le *trolling* se produise, il suffit que la zone de signification où il se trouve soit susceptible de donner lieu à une axiologie et donc à une polarisation. Dès qu'un sujet comporte une possibilité d'opinions contradictoires, il devient un domaine sémantique viable pour l'activité de

trolling. La comparaison et le contraste sont toutefois utiles ici aussi. Le *trolling* n'est pas simplement une controverse, comme ce n'était pas simplement une provocation ou une blague. Étant donné un certain champ de signification, le *trolling* construit de façon parasitaire sa position, de sorte qu'elle résulte non seulement en relation de contrariété, mais également de contradiction avec l'opinion exprimée par l'interlocuteur.

L'un des aspects socialement inquiétant du *trolling*, en effet, est que le *troll* n'a pas d'opinion, mais la construit par rapport à celle de son homologue et victime de *trolling* ; de plus, le *troll* ne poursuit pas l'objectif d'exprimer une opinion radicalement différente et de convaincre son interlocuteur et/ou son audience, mais cherche plutôt à provoquer, par un choix d'arguments précis, la colère croissante du partenaire de conversation, pour le plus grand plaisir du public sadique du *trolling*. Le *troll* aimerait être absolument scandaleux, et souvent il / elle l'est ; cependant, pour être efficace, le discours du *trolling* doit également respecter une aspectualité spécifique. En effet, « l'art du *trolling* » implique également que son auteur ne révèle pas sa nature dès le début, en utilisant tout de suite des arguments ou des propos scandaleux. Un *trolling* dans lequel la victime se rend compte qu'elle est charriée n'est pas un bon *trolling*, car il ne donne pas lieu à cette conversation prolongée et sadique qui est au cœur de l'esthétique du *trolling*. L'aspectualité de cette pratique discursive consiste donc à mesurer le caractère scandaleux des arguments, de sorte que les positions sémantiques contradictoires initiales ne dévoilent pas immédiatement la nature réelle du jeu, mais entraînent le partenaire de conversation dans une spirale émotionnelle dans laquelle des arguments intolérables sont utilisés sans dévoiler, pour cette raison, la fiction de leur pragmatique.

7. *Trolling versus mensonge*

Le *trolling*, cependant, ne se caractérise pas seulement par une pragmatique spécifique et par une sémantique particulière ; sa logique syntaxique contribue également à l'effet sémiotique global de ce genre discursif. Pour enrager la contrepartie d'une conversation, choisir et soutenir des arguments contrariants est en fait nécessaire mais non suffisant. Une analyse approfondie du *trolling* montre en effet que, souvent, ses victimes sont de plus en plus indignées non seulement à cause des arguments que le *troll* utilise, mais également à cause de la syntaxe de l'argumentation. Pour atteindre son objectif sadique, le *trolling* doit être plein de *non sequitur*, de répétitions, de requêtes de principe, d'arguments *ad personam*, etc., affichant habilement un ensemble d'erreurs logiques qui constituent une sorte de contre-manuel de rhétorique.

8. Exemples de typologies de *trolling*

Quoique le discours du *trolling* soit multiforme, quelques exemples de typologies peuvent être cernés et décrits en relation à leur rhétorique. Voici les plus communs : 1) « le *troll* de l'insulte », qui s'en prend souvent à tout le monde et à n'importe qui – en appelant leurs noms, en les accusant de certaines malversations, en faisant tout ce qu'il peut pour obtenir une réponse émotionnelle négative de leur part – simplement afin de se réjouir du pouvoir de le faire ; ce type de *trolling* peut déboucher dans la cyber-intimidation ; 2) « le *troll* du débat persistant », qui cible des contenus en ligne de grande qualité, bien documentés et basés sur des faits, et s'y attaque sous tous les angles de discussion opposés pour remettre en question leur message ; ce type de *troll* génère des longs fils de discussion ou

des arguments avec d'autres commentateurs dans les sections de commentaires de la communauté, essayant d'avoir toujours le dernier mot, et continuant à commenter jusqu'à ce que l'autre utilisateur abandonne ; 3) « le *troll* de la grammaire et de la vérification orthographique », qui signale aux autres utilisateurs qu'ils ont mal orthographié des mots ou qui ont commis des fautes de grammaire, quoique cela ne soit pas important en relation au contenu du message attaqué ; les fautes d'orthographe et de grammaire d'un commentateur sont parfois utilisées comme excuse pour les insulter ; 4) « le *troll* éternellement offensé », qui sélectionne un élément de contenu – souvent une blague, une parodie ou autre communication sarcastique – pour donner lieu à des interminables querelles numériques ; dans ce type de *trolling*, des éléments discursifs au contenu humoristique sont transformés en argument pour jouer la victime ; 5) « le *troll* bavard », qui s'engage dans des longues discussions numériques en y écrivant des paragraphes très touffus à propos de tout ce qu'il sait du sujet, que quelqu'un le lise ou non, que cela soit pertinent ou non ; 6) « le *troll* blasphème et en majuscules », qui soudainement débite dans la discussion numérique des injures, des blasphèmes ou des malédictions, ou bien des mots écrits avec des majuscules ; 7) « le *troll* d'un seul mot », qui se limite à ajouter à l'échange numérique des petites expressions irritantes, souvent des abréviations, comme « lol » (en anglais), ou bien des monosyllabes comme « quoi », « oui » ou « non », souvent en réponse à des longs commentaires soigneusement articulés ; 8) « le *troll* de l'exagération », qui s'empare de n'importe quel sujet ou problème et le traite complètement hors proportion, soulèvent souvent des problèmes et des questions qui sont sans rapport avec ce qui est discuté ; 9) « le *troll* hors sujet », qui publie un argument qui est complètement hors sujet ou, pire encore, réussit à changer de sujet et que tout le monde finit par parler de ce qu'il a publié ; 10) « le *troll* égocentrique », qui commente uniquement afin que les autres participants consultent sa page, achètent à partir de son lien, téléchargent son e-book gratuit, etc.

9. Douleur

La pragmatique, la sémantique et la syntaxe du *trolling* identifient les caractéristiques principales de ce phénomène en tant que pratique discursive et communicative produisant du texte. Toutefois, cette caractérisation interne n'est pas exhaustive en soi, mais elle doit permettre de mieux comprendre le contexte socioculturel du *trolling*, en ce qui concerne à la fois ses effets et ses causes. En ce qui concerne les premiers, qui sont probablement les plus faciles à observer et à analyser, des avis divergents ont été exprimés sur les conséquences sociales du *trolling*. D'une part, on pourrait penser qu'en testant outrageusement les limites de la tolérance conversationnelle, le *trolling* est en fait bénéfique, car il expose les paradoxes, les tabous et les hypocrisies de la conversation numérique actuelle. De ce point de vue, le *trolling* pourrait être considéré comme un nouvel élément dans la série de discours extrêmement non conventionnels qui, de l'éthique de Socrate à l'esthétique du clown, ont contribué à secouer la société de ses certitudes bien enracinées, favorisant ainsi le sain renouveau de son énergie morale. Une communauté capable de réagir contre le *trolling* devient en effet une communauté plus forte et dotée d'une capacité accrue de discriminer les positions tolérables et intolérables. Juste pour donner un exemple : il est assez courant, dans le *trolling*, de souiller le souvenir de jeunes décédés violemment, de manière à causer une douleur supplémentaire aux parents de la victime ; c'est clairement un comportement sadique et moralement inacceptable dans toutes les sociétés. Dans toutes les cultures, manifester du respect, ou du moins ne pas manquer de respect, à l'égard de la mort de jeunes innocents et du chagrin de leurs familles est un pilier de l'empathie

partagée. En ignorant et en piétinant ce tabou, les *trolls* soulignent involontairement la crise des schémas traditionnels d'empathie sur la scène numérique, ainsi que l'hypocrisie du chagrin mondial ; en même temps, en stigmatisant la pratique du *trolling* et en rétablissant les tabous qu'il brise, les sociétés renouvellent et renforcent leurs frontières morales, redéfinissant et revigorant ainsi la distinction entre ce qui est moralement permis et ce qui ne l'est pas.

10. Méta-douleur

L'effet le plus perturbant du *trolling* ne consiste toutefois pas en la douleur qu'il provoque dans des cas aussi évidents de sadisme conversationnel : seul un *troll* enverrait des photos du corps mutilé de la victime d'un accident à sa famille. Bien que tragiquement odieux, de tels actes, en effet, ne sont pas aussi perturbants que la méta-douleur provoquée par le *trolling* lorsque sa nature de *trolling* n'est pas aussi clairement perceptible. En des termes plus généraux, la pire conséquence sociale du *trolling* est de rendre de plus en plus difficile de distinguer le *trolling* lui-même. La possibilité de qualifier comme « *trolling* » un fragment de discours ne peut en effet dépendre que des caractéristiques pragmatiques, sémantiques et syntaxiques décrites ci-dessus. Celles-ci sont toutes nécessaires pour définir le *trolling* et le *trolling* les présente systématiquement. Le *trolling*, cependant, ne peut être entièrement défini qu'en termes d'intentionnalité. En d'autres termes, on ne peut définir le « *trolling* » que comme cet événement textuel provocant, perturbateur et scandaleux dont le contenu ne correspond à aucune des croyances réelles du *troll*. Cela ne signifie pas que le *trolling* est un mensonge, c'est-à-dire que son expression est contraire ou contradictoire par rapport à ce que le *troll* croit réellement. *En réalité, ce qui définit en dernière instance le troll, c'est l'insignifiance de la relation entre ce que le troll dit dans une conversation et ce qu'il croit.*

Le *trolling* perturbe profondément l'éthique conversationnelle de la civilisation humaine parce qu'elle sépare l'expression du contenu, le signifiant du signifié, la communication de l'intention. Ce qui compte, ce ne sont pas les pensées ou les émotions invisibles que la communication signifie, mais l'indignation visible qu'elle suscite. En des termes métaphoriques, le *trolling* est socialement dangereux non pas car il empoisonne le puits d'eau de la communication, mais parce qu'il rend très difficile, et de plus en plus, de faire la distinction entre l'eau potable et l'eau imbuvable, entre la critique des tendances dominantes et le *trolling*. Comme dans le cas des théories du complot, dans le cas du *trolling* aussi, la pire conséquence de cette pratique sadique du discours est de discréditer la critique sociale sérieuse, laquelle, précisément à cause de la prolifération du *trolling*, finit par être difficile à s'en distinguer et, par conséquent, est rejeté comme tel. Comme il a été souligné précédemment, l'ironie a toujours été un instrument rhétorique puissant pour le démantèlement du statu quo moral. Pourtant, la prolifération du *trolling* anonyme désamorce ce dispositif et le rend indisponible dans les arènes numériques, donnant lieu à la fameuse loi de (Nathan) Poe : dans un monde de *trolls*, la satire devient impossible, car elle peut toujours être méprise, et elle l'est souvent, pour une déclaration non satirique, préconisant précisément ce sur quoi elle voudrait ironiser.

Imaginez un monde dans lequel, à chaque fois que quelqu'un dit quelque chose que nous ne partageons pas, nous ne pouvons pas déterminer si cet interlocuteur est sérieux ou non. Un tel monde, dont la réalisation pourrait ne pas être aussi irréaliste et lointaine dans l'avenir, serait un lieu dans lequel la conversation cesserait d'être un cadre discursif pour la création d'une communauté d'interprètes et, partant, pour la résolution pacifique des conflits. C'est la raison pour laquelle, bien

qu'il soit difficile de qualifier ce phénomène typiquement numérique de *trolling* avec des catégories telles que « de droite » ou « fasciste », qui appartiennent à une époque historique différente, il est indéniable qu'en encourageant systématiquement des réjouissances sadiques à la détresse des autres, la création et le ridicule des marginés et, surtout, une perturbation de cette arène de conversation qui donnerait précisément aux participants un cadre non violent pour la résolution du conflit, le *trolling* est intrinsèquement un comportement fasciste, dans le sens qu'il se nourrit de l'institution et du maintien d'une communauté dont la cohésion interne et l'esthétique dépendent de l'assujettissement douloureux d'une victime.

11. Conclusions

Le travail des sémioticiens doit être distingué de celui des sociologues. Les premiers peuvent aider les seconds en offrant une description explicite du phénomène discursif du *trolling*, mais des informations extra-textuelles sont nécessaires aux seconds, afin de comprendre pleinement les effets et, en particulier, les causes de telles perturbations et violences. Dans le contexte actuel, seules quelques hypothèses peuvent être formulées, qui découlent toutes de l'idée que les caractéristiques pragmatiques, sémantiques et syntaxiques du *trolling* pourraient en réalité être une réponse à une situation sociale et existentielle pénible qu'elles cherchent à compenser. Qu'est-ce qui pousse un *troll* à agir en tant que tel ? Tout d'abord, le *trolling* pourrait être un symptôme particulièrement spectaculaire d'une attitude plus générale, celle que les sociologues ont déjà identifiée et qualifiée de « syndrome du non ». Aujourd'hui, les communautés sont difficiles à structurer autour de valeurs positives et de projets de partage et de construction ; les communautés se forment plus facilement autour de projets d'opposition négatifs à ce qui est considéré comme « le courant dominant » (en anglais, « *mainstream* ») ou « l'établissement » (« *establishment* »). De ce point de vue, l'attrait du *trolling* pourrait consister dans sa capacité à offrir un sens de communauté, appartenance et droiture à ceux qui s'efforcent de démanteler le « *mainstream moral* ». Compte tenu du fait que ce « *mainstream moral* » devient de plus en plus étroit dans les sociétés post-modernes, les *trolls* doivent adopter des comportements scandaleux de manière croissante pour définir leur opposition, au point que le seul moyen, pour eux, de générer une position existentielle et une communauté de consensus est celle de soutenir ouvertement la cruauté. Comme le populisme est la révolte des exclus de la société contre ce qu'ils considèrent comme un abus du système de représentation politique, de même le *trolling* est la révolte des exclus contre la communauté de la moralité dominante, à laquelle le *troll* se sent et se réjouit de se sentir moralement supérieur ou, tout simplement, indifférent.

Pourquoi quelqu'un, et vraisemblablement un jeune, devrait-il éprouver un plaisir esthétique à déclencher l'indignation d'un interlocuteur en adoptant des positions absurdes et pourtant odieuses ? La réponse ultime pourrait ressembler à ceci : les *trolls* se sentent tellement impuissants dans l'arène de la conversation traditionnelle, incapables de convaincre qui que ce soit de quoi que ce soit et, pire, incapables de se laisser convaincre par quiconque de quoi que ce soit, que la seule source de pouvoir sur laquelle ils peuvent compter est celle qui dérive du fait de briser la machine même de la conversation, exactement comme un joueur d'échecs fâché qui renverse l'échiquier parce qu'elle ou il ne peut pas échapper à un échec et mat ou, avec une métaphore encore plus appropriée, comme l'enfant qui, ne pas étant en mesure de comprendre comment fonctionne un jouet, le démonte en

morceaux. Malheureusement, le jouet que, de façon inquiétante, un nombre croissant de *trolls* cherchent à détruire n'est pas moindre : c'est le jeu du discours public.

Références bibliographiques

- Bond, Robert (1999), « Links, Frames, Meta-Tags, and Trolls », *International Review of Law, Computers & Technology*, vol. 13, n. 3, pp. 317-323.
- Buckels, Erin E., Trapnell, Paul D. & Paulhus, Delroy L. (2014), « Trolls just Want to Have Fun », *Personality and Individual Differences*, vol. 67, pp. 97-102.
- Hardaker, Claire (2010), « Trolling in Asynchronous Computer-Mediated Communication: From User Discussions to Academic Definitions », *Journal of Politeness Research. Language, Behaviour, Culture*, vol. 6, n. 2, pp. 215-242.
- Herring, Susan, Job-Sluder, Kirk, Scheckler, Rebecca & Barab, Sasha (2017), « Searching for Safety Online: Managing 'Trolling' in a Feminist Forum », *Taylor & Francis Online*, pp. 371-384, en ligne : <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/01972240290108186> – consulté le 06/07/2021.
- Krappitz, Stefan (2012), *Troll Culture*, Thèse dirigée par Olia Lialina, Stuttgart, Académie de Merz, Collège Conception Art et Médias, en ligne : <http://www.wwww.at/downloads/troll-culture.pdf#77>.
- Latvian Institute of International Affairs (2016), *Internet Trolling as a Tool of Hybrid Warfare: The Case of Latvia*, Riga Stradins University, en ligne : <https://stratcomcoe.org/publications/internet-trolling-as-a-hybrid-warfare-tool-the-case-of-latvia/160> – consulté le 06/07/2021.
- Leone, Massimo (2015), « To be or not to be Charlie Hebdo: Ritual Patterns of Opinion Formation in the Social Networks », *Social Semiotics*, vol. 25, n. 5, pp. 656-680.
- Phillips, Whitney (2015), *This is Why We Can't Have Nice Things: Mapping the Relationship between Online Trolling and Mainstream Culture*, Cambridge, MIT Press, pp. 1-256.
- Poe, Nathan (2005), « Big Contradictions in the Evolution Theory », *Christian Forums*, en ligne : <https://www.christianforums.com/threads/big-contradictions-in-the-evolution-theory.1962980/page-3#post-17606580> – consulté le 06/07/2021.
- Revillard, Anne (2000), « Les interactions sur l'Internet », *Terrains & Travaux*, vol. 1, n. 1, pp. 108-129.
- Shachaf, Pnina & Noriko, Hara (2010), « Beyond Vandalism: Wikipedia Trolls », *Journal of Information Science*, vol. 36, n. 3, pp. 357-70.
- Thibault, Mattia (2016), « Trolls, Hackers, Anons. Conspiracy Theories in the Peripheries of the Web », *Lexia: International Journal of Semiotics*, vol. 23-24, pp. 387-408.
- Turton-Turner, Pamela (2017), *Villainous Avatars: The Visual Semiotics of Misogyny and Free Speech in Cyberspace*, en ligne : <http://forumonpublicpolicy.com/vol2013.no1/vol2013archive/turton.pdf> – actuellement non disponible, le 06/07/2021.
- Walter, Tony, Hourizi, Rachid, Moncur, Wendy & Pitsillides, Stacey (2011), « Does the Internet Change How We Die and Mourn? Overview and Analysis », *Omega: Journal of Death & Dying*, vol. 64, n. 4, pp. 275-302.